

Jean-Louis Fargeon, parfumeur de Marie-Antoinette

Le château de Versailles et les éditions Perrin présentent le livre d'Elisabeth de Feydeau "*Jean-Louis Fargeon, parfumeur de Marie-Antoinette*".

Autour du lancement de cette biographie, publiée dans la collection "*Les métiers de Versailles*", dirigée par Béatrix Saule, conservateur en chef du château de Versailles, et consacrée à l'un des artisans les plus proches de la reine Marie-Antoinette, des événements exceptionnels ont été pensés et créés afin d'accompagner pleinement cet ouvrage.

Le livre retrace la carrière d'un jeune provençal qui le conduira jusqu'à Versailles dans l'intimité de la comtesse Du Barry et de la reine Marie-Antoinette. Novateur, Jean-Louis Fargeon créa des parfums et des soins à l'origine de la cosmétique moderne.

Un parfum, le Sillage de la Reine, est créé par Francis Kurkdjian, parfumeur chez Quest International, à partir d'éléments historiques authentiques issus des recherches d'Elisabeth de Feydeau.

Des gants parfumés, messagers magiques, permirent jadis à Jean-Louis Fargeon d'accéder à la Reine, au titre cette fois, de parfumeur. La tentation de recréer l'une des paires de ces gants parfumés de Marie-Antoinette était grande. Francis Kurkdjian y a succombé et a reformulé une "préparation parfumée pour les peaux" issue des meilleurs grimoires d'un autre temps. Mégissiers et artisans gantiers aux mains d'or ont choisi la peau idoine avant de tremper, couper et finalement coudre à la main les gants d'équitation de la Reine délicatement odorants.

Enfin, **le nécessaire de voyage dit de la Reine**, récemment restauré et prêté pour l'occasion par le Musée International de la parfumerie de Grasse, fait l'objet d'une exposition dans les appartements de la Reine, du 6 janvier au 29 mars 2005.

Cette magnifique aventure a donc permis de réunir autour d'un homme, Jean-Louis Fargeon : un auteur, des métiers d'art, gantier et mégissier, ainsi qu'un parfumeur.

Jean-Louis Fargeon, parfumeur de Marie-Antoinette, 165 x 215 cm, 260 pages, 2 x 8 pages cahier photo couleurs, 19 euros, coédition Perrin / Château de Versailles.

CONTACTS PRESSE :

Château de Versailles
Aude Revillon / Jean-François Quemain
01 30 83 77 01 / 74 70
aude.revillon@chateauversailles.fr
jean-francois.quemin@chateauversailles.fr

Perrin
Marie-Laure Defretin
01 44 41 35 17 / 06 62 57 90 59
marie-laure.defretin@plon-perrin.com

Quest International
Karine Jouvion
01 41 05 66 40
karine.jouvion@questintl.com



DOSSIER DE PRESSE



S O M M A I R E

Communiqué de presse

Jean-Louis Fargeon, parfumeur de Marie-Antoinette, par Elisabeth de Feydeau

Elisabeth de Feydeau

Collection “*Les métiers de Versailles*”

Sillage de la Reine

Ganterie Saint-Junien

Mégisserie Lauret, parfumage des gants

Le nécessaire de voyage dit de Marie-Antoinette

Les Bonnes Feuilles :

Une boutique de parfumeur à Montpellier, en 1755

Le rêve d'un jeune parfumeur de province

La réception du Maître gantier-parfumeur

Une séance de maquillage

Un parfumeur à la Cour

Parfumeur de la Reine

“*Le parfum de Trianon*”

Un parfum de malheur

Jean-Louis Fargeon, parfumeur de Marie-Antoinette



par Elisabeth de Feydeau



Couverture du livre *Jean-Louis Fargeon, parfumeur de Marie-Antoinette*.
Portrait "à la rose", par Elisabeth Louise Vigée-Le-Brun. Salon de 1783. (détail).
© Château de Versailles

Collection "Les métiers de Versailles"

Coédition Perrin-Château de Versailles

Jean-Louis Fargeon naît à Montpellier en 1748. L'un de ses ancêtres a été le fournisseur de parfums de la duchesse de Montpensier à la fin du XVIIe siècle. Son père, lui aussi parfumeur, lui apprend les rudiments du métier. C'est en lisant le récit de l'arrivée en France de la future Dauphine qu'il décide de quitter sa ville natale afin de devenir son parfumeur attitré. Il s'installe à Paris, entre en apprentissage, est reçu à la maîtrise en 1774 et s'installe à son compte rue du Roule. Son ascension commence le jour où il est présenté à la Reine par la princesse de Guéménée. Marie-Antoinette ne peut être que séduite par celui qui lui offre une paire de gants parfumés et qui, comme elle, raffole des parfums et des odeurs. Il devient son fournisseur officiel, lui prépare ses parfums, qu'elle aime légers. Ses préférences, comme celles de ses contemporains, vont aux odeurs de rose, de lis, de violette et d'œillet, en réaction à celles du temps de Louis XIV, portées sur le musc, la civette, l'ambre. Convié à partager l'intimité de la Reine et de sa famille - il est aussi le parfumeur de ses enfants - Jean-Louis Fargeon n'oublie pas ses affaires, développant des magasins à Londres, Bordeaux et Nantes. Sous la Révolution, tout en adoptant les idées nouvelles, il demeure fidèle à la famille royale. Arrêté en pleine Terreur pour une affaire de faux assignats, il est libéré au moment du 9 thermidor, jour de la chute de Robespierre. Sa carrière n'est pas terminée : il signe un traité de parfumerie en 1801 et, surtout, devient le fournisseur officiel de la Cour impériale. Il meurt en 1806.

Elisabeth de Feydeau



Elisabeth de Feydeau, auteur du livre
Jean-Louis Fargeon,
parfumeur de Marie-Antoinette.
© Hannah

Docteur en histoire, Elisabeth de Feydeau est l'auteur d'une thèse sur la parfumerie intitulée : *“De l'hygiène au rêve, l'industrie française des parfums de 1830 à nos jours”*, Paris IV Sorbonne, 1997.

Après plusieurs années passées chez Chanel et Bourjois en tant que responsable des affaires culturelles et patrimoniales, elle effectue des missions de conseil dans des maisons de luxe et de parfumerie, dont Guerlain, Lubin (Groupe Wella), IFF, Thierry Mugler Parfums sur les thèmes suivants : identité de marque, détermination des codes d'identification, cycles de formation institutionnelle.

Elle donne des cours d'histoire prospective et de marketing dans les Groupes ESSEC, ISC et ISIPCA (Ecole des Parfumeurs) dont le nouveau master international EFCM ouvert aux étrangers, se destinant au métier de parfumeur.

Elle anime “La saga des Parfums” aux Ateliers Olfactifs de Thierry Mugler, invitation à la découverte et au partage de la passion des parfums, au travers d'un labyrinthe initiatique et émotionnel.

Elle donne des conférences sur les problématiques de la parfumerie et du luxe.

En 2001, elle est scénographe et commissaire de l'exposition “Parfums Promenade” aux Galeries Lafayette (4 décembre 2001-5 janvier 2002).

De 2002 à 2003, elle participe à la conception et au lancement du parfum “Eau de Gloire”, inspiré par une journée dans le sillage de Napoléon Bonaparte, pour la marque indépendante Parfums d'Empire (étude historique, concept et éditorial Kit). Lancement : 1er décembre 2003 à l'hôtel de Vendôme.

Elle est auteur d'ouvrages dont :

“France, Terre de Luxe”, Editions de la Martinière, 2000 (en collaboration)

“L'un des sens, le parfum au XXème siècle”, Editions Milan, 2001 (en collaboration)

“Le Livres des marques”, Editions Milan, 2003 (en collaboration)

“Jean-Louis Fargeon, parfumeur de Marie-Antoinette”,

Les Métiers de Versailles - coédition Perrin / Château de Versailles. Sortie 6 janvier 2005.

Collection

“Les métiers de Versailles”

Durant deux siècles, le château de Versailles reçut et abrita, dans des conditions très différentes, environ 3000 personnes par jour.

Au-delà de la famille royale et des grands seigneurs, qui sont les acteurs qui faisaient tourner la mécanique versaillaise ?

La collection “*Les métiers de Versailles*” aborde, par des récits fondés sur des témoignages historiques et sur des recherches approfondies dans les archives, les activités courantes ou insolites de ce microcosme qui réunit les personnalités les plus diverses. A travers un personnage, chaque livre donne au lecteur une vision tout à la fois subjective et aiguë de la cour de France :

après *Henry Dupuis, jardinier de Louis XIV*, par Patricia Bouchenot-Déchin et *Marie-Madeleine Mercier, nourrice de Louis XV*, par Odile Caffin-Carcy, voici *Jean-Louis Fargeon, parfumeur de Marie-Antoinette*, par Elisabeth de Feydeau.

Livres vifs pour lecteurs curieux qui savent que la grande Histoire se nourrit de la petite, ces ouvrages sont ponctués d'illustrations souvent mal connues. Dirigée par Béatrix Saule, conservateur en chef au château de Versailles, cette collection des métiers de Versailles est aussi une façon de faire connaître autrement le château de Versailles.



Sillage de la Reine



Elisabeth de Feydeau s'est rapprochée de Quest International* au moment où s'achevait la phase historique de son travail d'auteur.

De sa rencontre avec le parfumeur Francis Kurkdjian, est née la dimension olfactive du projet, dont le premier acte est une senteur travaillée en "esprit de parfum".

Ce travail de ré-interprétation démontre que l'art du parfumeur n'a pas pris une ride en deux siècles.



"En consultant les formulaires de Jean-Louis Fargeon, j'ai pu remonter le cours du temps et retrouver les sources de mon métier", explique Francis Kurkdjian. Ainsi, a-t-il pu identifier la facture des parfums de l'époque, découvrir le goût de Marie-Antoinette et retrouver la constante des senteurs qu'elle aimait ; c'est-à-dire un sillage hors du commun. Dès lors, le parfum de Marie-Antoinette s'est tout naturellement appelé "Sillage de la reine".

En plongeant le nez dans cet esprit de parfum aux ingrédients 100% naturels, on découvre l'intensité de la rose et de l'iris, ciselés de jasmin, de tubéreuse et de fleur d'oranger. Ce bouquet est modulé par de fines touches de bois de cèdre et de santal. Pour parfaire la composition, deux magnifiques notes de fond : le musc tonkin et le précieux ambre gris.

Brûle-parfums, éléments des fresques
du pavillon de musique dans les jardins
du Petit Trianon.
© Château de Versailles / Jean-Marc Manai

**Quest International est une société de création de fragrances et d'arômes. Levallois-Perret abrite le plus important de ses centres de création en parfumerie fine, l'autre étant installé à New-York. Francis Kurkdjian appartient à l'équipe des parfumeurs basée en France.*

Ganterie



Saint-Junien



Gants, gravure de l'*Encyclopédie de Diderot et d'Alembert*.
© Bibliothèque municipale de Versailles
/ Jean-Marc Manai

La Ganterie de Saint-Junien, née sous le nom de “coopérative de Saint-Junien” reste la plus ancienne fabrique de gants encore en activité aujourd’hui. Créée le 1er mai 1919, à l’issue des mouvements sociaux du début du siècle, elle se dote en 1926 d’une mégisserie, puis, trois ans plus tard, d’une teinturerie (ces activités sont aujourd’hui arrêtées).

Renommée depuis le Moyen-Age dans l’art de la ganterie, la cité de Saint-Junien séduit jusqu’aux cercles de la Cour de Louis XIV. C’est à cette époque que le gant devient l’activité principale de la ville.

Aujourd’hui encore, la Ganterie de Saint-Junien perpétue cette tradition pluriséculaire en associant le savoir-faire du cousu main au haut de gamme et à la création, et compte parmi ses clients des noms prestigieux.

C’est pour perpétuer cette tradition que la Ganterie de Saint-Junien s’est associée au projet de reconstitution des gants d’équitation de Marie-Antoinette. Très raffinés, ils ont été coupés, assemblés à la main et cousus, et imprégnés d’un parfum spécifiquement recréé à partir de documents originaux de Jean-Louis Fargeon, redonnant ainsi vie à l’art oublié du gant-parfumé du XVIIIe siècle.

Mégisserie Lauret

Parfumage des gants

La tentation de recréer des gants parfumés et de renouer avec les origines du métier de parfumeur-gantier était irrésistible. Quest International y a succombé avec l'aide de quatre personnages clefs : François Taverne, Ménéhould du Chatelle, Frédérique Moret et Jacques Moret - le Maître es-peau de Quest - à qui des remerciements particulièrement chaleureux sont adressés.



Francis Kurkdjian,
le parfumeur de Quest International.
© Philippe Guegen



Grâce à leur savoir-faire et à leur enthousiasme, le parfumeur de Quest, Francis Kurkdjian, a pu réaliser un rêve un peu fou : recréer les gants parfumés de la Reine comme aurait pu le faire Jean-Louis Fargeon. Pour cela, il a frappé à la porte de la mégisserie Lauret* à Millau, réputée pour l'excellence de son travail sur les peaux (une mégisserie se différencie d'une tannerie par le fait qu'elle traite des petites peaux d'ovins et de caprins). Paul et Philippe Joucla, les directeurs de cet Etablissement, ont accepté de tenter la belle aventure des gants parfumés, à la manière du XVIIIe siècle.

Pour ce faire, un premier mélange odorant, concocté par le parfumeur, leur a été envoyé. Les peaux d'agneau plongées ont été trempées durant dix jours dans cette préparation, constituée de ciste labdanum, de vanille, de benjoin et de rose.

Elles ont ensuite été séchées à l'air libre avant d'être enduites sur leurs deux faces d'une autre préparation, nourrissante cette fois, constituée de glycérine, de poudre d'iris, d'eau de rose et de bois de santal. Enfin, elles ont été pressées. Devenues douces, lisses, souples et magnifiquement odorantes, il restait l'étape numéro trois : le façonnage des gants. Un autre rendez-vous avec l'histoire, à Saint-Junien, cette fois, à la ganterie où l'on coupe, coud et parfois brode....

**La mégisserie Lauret à Millau est l'une des dernières dans une région qui en comptait vingt-cinq en 1877. Elle produit des peaux haut de gamme pour l'excellence de la maroquinerie, des vêtements, des chaussures et bien sûr des gants.*

Le nécessaire *M* de voyage dit de Marie-Antoinette



Le Musée international de la Parfumerie de Grasse a fait l'acquisition, en 1985, d'une pièce exceptionnelle : un nécessaire de voyage ayant probablement appartenu à la reine Marie-Antoinette.

La pièce sera exposée au château de Versailles du 6 janvier au 29 mars 2005.



Le nécessaire de voyage dit de Marie-Antoinette,
prêt du Musée international de la Parfumerie,
Grasse, France. Inventaire n° 94.50
© Grasse, Musée international de la Parfumerie

Le meuble se présente sous la forme d'un coffret rectangulaire en acajou veiné muni de deux poignées latérales et de garnitures en cuivre doré. A l'intérieur du coffret, des cases et des alvéoles, des plateaux sur deux niveaux, des tiroirs secrets, contiennent pour la plupart les ustensiles indispensables pour prendre un léger repas, écrire, coudre, faire sa toilette, se soigner, au cours d'un voyage. Ces objets sont en argent, cristal, porcelaine, ivoire, ébène. La plus grande partie des pièces d'orfèvre a été réalisée par Jean-Pierre Charpenat.

L'histoire de cet objet, elle aussi, est extraordinaire. La Reine, organisant sa fuite à Varennes au début de 1791, demanda à sa femme de chambre de préparer son nécessaire de voyage. Mais pour ne pas attirer l'attention, elle rusa : le nécessaire serait envoyé en cadeau à sa sœur, l'archiduchesse

Christine, gouvernante des Pays-Bas. Craignant que l'on devine qu'elle voulait dissimuler sa fuite, un autre nécessaire absolument semblable au sien fut commandé. Pour des questions de délais de fabrication, Marie-Antoinette estima qu'elle devait envoyer son propre nécessaire à sa sœur. C'est ainsi que fin mai 1791, celle-ci reçut le meuble. Il est actuellement exposé au musée du Louvre.

Mais que devint le second nécessaire de voyage ? Fut-il remis à la Reine après le retour de Varennes ? S'en désintéressa-t-elle alors, puisque le sien était en sécurité ? Le refusa-t-elle, l'estimant inférieur en qualité ou n'ayant pas les cinq cents louis pour les payer ?

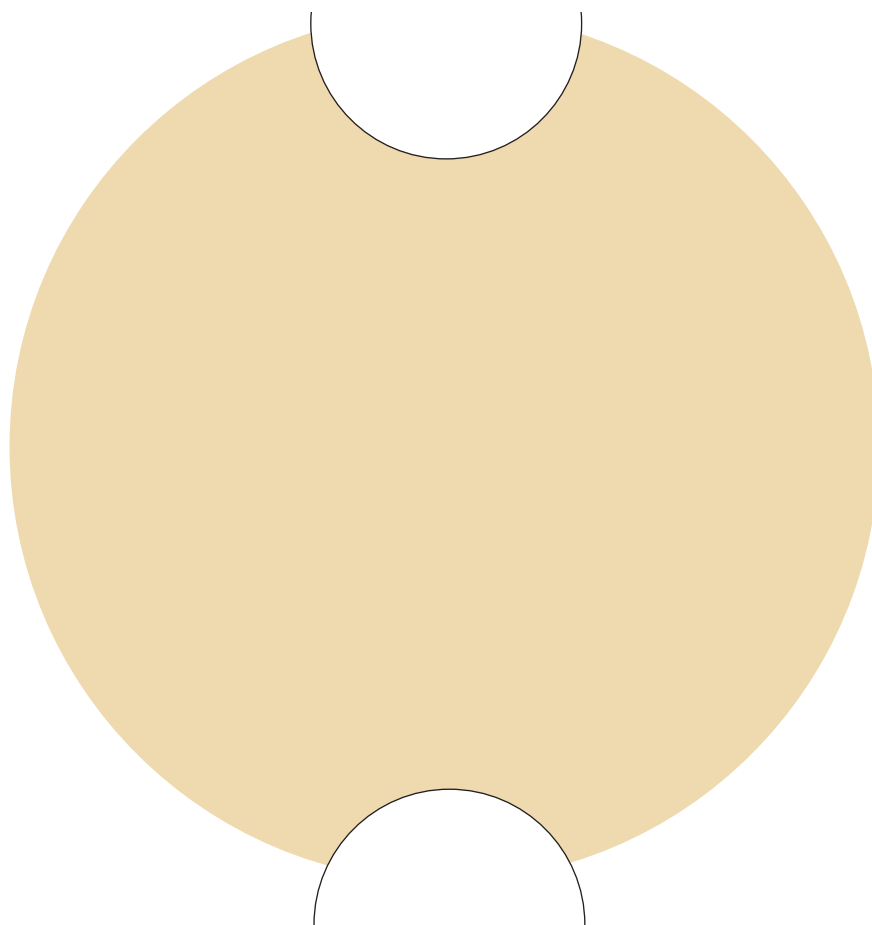
L'incertitude demeure.

Pourtant, de nombreux indices (date de fabrication, similitude avec le meuble de la Reine) portent à croire que le nécessaire acquis par le musée de Grasse et celui qui aurait disparu soient le même.

*T*onographie du livre



Jean-Louis Fargeon, parfumeur de Marie-Antoinette



Une boutique de Parfumeur à Montpellier, en 1755



Le magasin des parents de Jean-Louis Fargeon était meublé de tables, de buffets, d'armoires vitrées et d'étagères. Des échelles permettaient d'atteindre les récipients de toutes sortes : boîtes de bergamote, étuis de senteur, tabatières en corne, canettes, dames-jeannes et pots à esprits.



Frontispice du *Catalogue des marchandises rares, curieuses et particulières qui se font et débitent à Montpellier pour le sieur Fargeon, concernant la santé, les parfums et les embellissements.*

© Bibliothèque d'Etudes et du Patrimoine de Toulouse

La note fleurie des parfums était donnée par des essences de rose, de narcisse ou de fleur d'oranger ou par les agrumes venus d'Italie : citron, orange, mandarine, cédrat, bergamote et pamplemousse. On utilisait aussi des bois venus d'Orient comme le santal et des écorces à senteur épicées telles que la cannelle ou la cascarille. Dominant le tout, une odeur camphrée, résolument médicinale apportait à tout mélange un effet tonique très particulier. Les huiles, poudres et eaux de senteur étaient aromatisées à la rose, au jasmin, à la violette, à l'iris, à la jonquille, à l'œillet, à la lavande mais aussi à l'orange et au citron. L'ambre et la fleur d'oranger étaient très en faveur, ainsi que le musc qui depuis quelques années était moins apprécié des chalands. Les préparations les plus fréquentes étaient les poudres de mille-fleurs, d'ange, de Chypre, et *les eaux à la Maréchale* ou *aux herbes de Montpellier* où dominait le thym. S'y ajoutaient des *eaux de propreté*, de *l'eau de câpres* et nombre de *vinaigres de toilette*, ainsi que des savonnets, des pâtes et des pommades.

Le Rêve

d'un jeune parfumeur de province



*Marie-Antoinette de Lorraine-Habsbourg,
alors archiduchesse d'Autriche en 1769,
par Joseph Ducreux.
© Château de Versailles*

Jean-Louis Fargeon ne retenait qu'une chose : la future reine de France était jeune et belle et, par conséquent, l'image de la cliente idéale. Ne l'avait-on pas décrite, alors qu'elle avait quinze ans, comme "éclatante de fraîcheur, elle parut mieux que belle à tous les yeux. Sa démarche tenait à la fois du maintien imposant des princesses de sa maison et des grâces françaises ; ses yeux étaient doux, son sourire aimable" ? Il apparaissait que son mariage avec le dauphin avait fouaillé le commerce de luxe de la capitale. On racontait dans la boutique des Fargeon que la "question du fard" avait été discutée chez le ministre des Finances lui-même. L'étiquette exigeait qu'au moment des présentations à la Cour, les grandes dames fussent très abondamment fardées et, ces occasions se multipliant, de nouveaux achats furent envisagés. Un fabricant offrit cinq millions pour obtenir l'exclusivité du rouge.

La réception du Maître gantier-parfumeur



Armoiries des gantiers-parfumeurs.
Extrait de *l'Armorial général*, tome XXIII.
© DR, coll. Part.

Jean-Louis passait ses journées à se préparer à la maîtrise. Il se plongeait souvent dans le gros ouvrage contenant les statuts de la profession. Nul ne pouvait être reçu “marchand maître gantier-parfumeur” s’il n’avait fait quatre ans d’apprentissage suivis par trois autres années en qualité de compagnon. Cela ne s’appliquait pas aux fils de maîtres, mais ils étaient tenus comme les autres de réaliser un “chef-d’œuvre qui, pour eux, se nommait “expérience”, ce qui ne changeait en rien sa nature.”

Le candidat décida, après mûre réflexion, de parfaire la *toilette à la mode de Montpellier* saisissant l’occasion de rendre hommage au travail de ses ancêtres. Sans relâche, il travaillait à sa “toilette”. Le mot venait de la toile tendue sur la table de marqueterie ou de bois précieux et imprégnée d’un délicat parfum.





Dans le secret du laboratoire, il inscrivit sur son carnet de formules :

“Employer une toile neuve et peu serrée, que l’on coupe à la grandeur dont on juge à propos de faire la toilette. Commencer à purger cette toile en la lavant plusieurs fois dans l’eau commune. L’étendre ensuite pour la faire sécher et, après cela la faire tremper vingt-quatre heures dans de l’eau de senteur, moitié d’ange et moitié de roses. La retirer. En exprimer légèrement les eaux, la mettre en pompe du jour au lendemain. L’exposer à l’air où elle sèchera. Puis, pour finir, la charger de la composition suivante : une demi-livre de fleurs d’orange sèche, une demie de racine de campana, une demie d’iris de Florence, quatre onces de bois de santal citrin, deux de marc d’eau d’ange, une de bois de rose, une de souchet, une demie de labdanum, une demie de clous de girofle, une demie de calamus et deux gros de cannelle. Tout réduire en poudre dans un mortier avec de la gomme adragant, détrempee avec de l’eau d’ange. En faire une pâte. En frotter vivement les deux côtés de la toile, sur laquelle sont laissés les morceaux qui s’y attachent. Ils la rendent plus unie. La faire sécher à moitié et la frotter encore des deux côtés pour l’unir davantage avec une éponge imbibée d’eau d’ange ou de mille-fleurs. La faire sécher pour la dernière fois et la plier. Le dessous de cette sorte de toilette est communément en taffetas, et le dessus, de tabis ou de satin. Elle en doit être renfermée qu’entre deux morceaux d’étoffe de soie.”

Il était si satisfait de sa recette qu’il ne put s’empêcher de la commenter à la veuve Vigier : “Son sillage est merveilleux. Vive et forte, elle embaume sans écœurer. Je la crois admirable.” Il imagina encore de soumettre une innovation touchant au déshabillé, moins importante certes, mais qui pouvait mettre son savoir-faire en valeur. Pendant leur toilette, les élégantes portaient ce léger et suggestif vêtement d’intérieur. Il imagina de le ranger, entre deux utilisations, dans un “portefeuille”, une pochette parfumée qui lui rendrait chaque matin sa délicate senteur.



Madame Du Barry, par Jean-Baptiste Gautier-Dagoty.
© Fondation Calouste-Gulbenkian/Reinaldo Viegas,
Lisbonne

Une Séance de maquillage



Eléments des fresques
du pavillon de musique
dans les jardins
du Petit Trianon.

© Château de Versailles
/ Jean-Marc Manai

Fargeon ne perdait pas de vue l'objectif qu'il s'était assigné : embellir l'éclat de la beauté par des cosmétiques artistiquement préparés et réparer les torts de l'âge ou de la nature envers le sexe, dont la plus douce jouissance est de plaire. A la fois mari heureux de se prouver que son épouse ne le cédait en rien à ses nobles clientes et commerçant souhaitant familiariser Victoire avec les produits qu'elle était appelée à vendre, il lui demanda peu après son mariage de se prêter à une séance de toilette dans le style de la Cour. La jeune femme y consentit volontiers et un matin, le parfumeur procéda à un soigneux nettoyage de la peau au lait de beauté et ensuite à la lotion astringente, puis il se saisit d'un pinceau et commença à couvrir avec virtuosité le visage de son épouse d'un mastic blanc très délié en expliquant à mesure les opérations auxquelles il se livrait.

“Il faut veiller à ce que la lumière soit inégale car si elle était uniforme nous ne ferions qu'étaler un plâtras. Le blanc du front doit être plus éclatant que partout ailleurs. Il convient de le brunir très légèrement à l'approche des tempes où il peut même être un rien bleuté. Autour de la bouche, il faut une blancheur d'albâtre.”

L'application du blanc prit si longtemps que Victoire perdit patience. Elle remarqua qu'une femme avait bien peu d'occupations sérieuses quand elle pouvait se livrer chaque matin à celle-là. Fargeon expliqua que la peau devait être comme laquée afin d'effacer les marques du soleil et, trop souvent hélas, de la petite vérole. Le blanc savamment distribué, il examina avec soin sa batterie de petits pots de rouge.

“La nuance du rouge doit toujours être choisie selon la circonstance et le caractère de la cliente.

Le carmin de plein air, qui convient à une promenade en forêt, serait affreux à la clarté des chandelles. Le demi-rouge n'est employé que pour le coucher. Je t'épargne le rouge de Cour car il n'est pas convenable pour une honnête femme. Ce n'est pas un moyen propre à flatter les yeux que d'arborer un vermillon terrible, car on ne flatte pas un organe en le déchirant. Je vais user pour toi du rouge le moins violent qui soit.”

Quand il eut terminé, il cerna les yeux de Victoire d'un léger trait noir, puis il fit luire, au moyen d'une pommade, ses lèvres, ses sourcils et ses cils après les avoir brossés au moyen d'un peigne minuscule.

Quand il lui présenta le miroir, Victoire eut un mouvement de recul devant l'image de jolie marquise que celui-ci lui renvoyait.

Un parfumeur à la Cour



Madame Elisabeth,
1788, par Adélaïde Labille-Guiard. (détail).
© Château de Versailles

*Madame Adélaïde peignant le portrait
en médaillon de ses parents
et de son frère décédés,*
1787, par Adélaïde Labille-Guiard. (détail).
© Château de Versailles

La maison était désormais en faveur à la Cour. De 1775 jusqu'en 1781, la Reine se trouvait à l'époque de sa vie où elle se livra le plus aux plaisirs qui lui étaient offerts de toutes parts. Fargeon fournissait la plupart des membres de la famille royale, et il composait pour chacun les préparations qui lui convenaient plus particulièrement. Mesdames, tantes du Roi, étaient installées au rez-de-chaussée du château et la pièce la plus vaste de leur appartement donnait à la fois sur la terrasse du Parterre d'eau et sur le Parterre du Nord.

Il les y trouvait épiant par les fenêtres ce qui se passait au dehors ou plongées dans une conversation avec quelque commère de haut lignage qui leur rapportait les rumeurs de la Cour.

Elles commandaient des articles de toilette, houppes cygnes ou cure-dents, de l'eau de Cologne et, en souvenir de Louis XV, de "l'eau de fleur d'orange du Roy" et des eaux de lavande. Mesdames tantes étaient pingres et leurs mémoires ne se chiffraient jamais très haut. Traversant des corridors fort sales et frappant à de vilaines petites portes, le parfumeur allait servir Monsieur, frère du Roi, bon et fidèle client. A son intention, il avait créé la *poudre de Monsieur*, variante plus luxueuse *de la poudre à la Fargeon*. Monsieur et Madame aimaient les senteurs de fleur d'orange et de tubéreuse. Ils faisaient grand usage de l'eau spiritueuse de lavande. A la différence de beaucoup de grands seigneurs, le comte de Provence avait coutume de payer ses dettes et l'on n'avait pas à jouer avec lui la scène de Monsieur Dimanche. Les mémoires remis à son concierge étaient réglés dans les meilleurs délais.



Parfumeur de la Reine



*Marie-Antoinette jouant de la harpe
dans sa chambre à Versailles,
par Jean-Baptiste Gautier-Dagoty
© Château de Versailles / Jean-Marc Manai*

A l'intention de Marie-Antoinette, Fargeon confectionnait surtout des eaux spiritueuses de rose, de violette, de jasmin, de jonquille ou de tubéreuse obtenues par distillation en présence d'esprit de vin, après infusion plus ou moins prolongée. Il les intensifiait avec du musc, de l'ambre ou de l'opopanax. La Reine ayant pris le goût des parfums concentrés, il créait pour elle des *esprits ardents* qu'elle s'amusait à rebaptiser ses *esprits perçants* et qui étaient le fruit de plusieurs distillations successives. Leur prix était très élevé en raison de la plus grande consommation de la matière première et du temps de travail exigé. La dame d'atours n'en avait cure ; elle lui en passait souvent commande pour parfumer l'air, ainsi que des pastilles à brûler et des pots-pourris aux mille-fleurs.

La Reine conservait ses parfums préférés dans un admirable meuble de toilette. En voyage, ils étaient resserrés dans un somptueux nécessaire qu'elle avait fait garnir de flacons de verre coloré à facettes

coiffés de bouchons d'argent. Elle aimait les sachets d'odeurs, alors très à la mode. Pour les fabriquer, Fargeon couvrait une pièce de taffetas de Florence d'une autre étoffe de satin ou de soie et, selon les goûts, la garnissait de pots-pourris, de poudres ou de cotons parfumés de plantes aromatiques.

Marie-Antoinette aimait en faire présent à ses proches en prenant soin de les accorder à leur personnalité. Elle avait grand soin de son teint. *L'eau cosmétique de pigeon* nettoyait la peau, *l'eau des charmes* faite avec les larmes de la vigne qui coule en mai, la tonifiait. *L'eau d'ange* la blanchissait en purifiant le teint. Marie-Antoinette, dont la carnation était admirable, n'avait nul besoin de *l'eau de Ninon de Lenclos* censée conserver la jeunesse.

Elle enduisait ses mains de la *pâte Royale* qui en maintenait la douceur et prévenait des gerçures. Elle adorait les pommades à la rose, à la vanille, à la frangipane, à la tubéreuse, à l'œillet, au jasmin, aux mille-fleurs. Pour le bain, elle usait de savonnets aux herbes, à l'ambre, à la bergamote ou au pot-pourri, et pour maintenir l'éclat de ses dents, elle commandait des poudres et opiat. Le maître parfumeur conçut une poudre et une pommade à la Reine qu'il ne fournissait à personne d'autre qu'elle. Elle se fournissait en rouge chez Mademoiselle Martin, mais Fargeon se permit de lui faire parvenir sans qu'elle eût été commandée une pommade rouge excellente pour les lèvres.

“Le parfum de Trianon”



Eléments des fresques du pavillon
de musique dans les jardins
du Petit Trianon.
© Château de Versailles
/ Jean-Marc Manai

Le parfum demandé par Marie-Antoinette posait un problème ardu car il devait évoquer le Trianon et la double nature de la reine bergère. Fargeon composa le *parfum de Trianon* à la façon d'un morceau de musique, songeant que celle qui le porterait aimait à chanter, jouait du clavecin et de la harpe, protégeait Glück et goûtait son *Orphée* dont elle admirait la nouveauté. Il huma donc en imagination ses harmonies. La note principale devait faire surgir une rose absolue, séductrice et protectrice à la fois, réunissant autour d'elle les essences les plus précieuses et les plus nobles. Il partit de l'idée des pétales des fleurs d'oranger blancs, épais, riches en arômes et en fraîcheur, odeur du bonheur, zéphyr naissant tel un baiser d'enfant. Il mit dans sa préparation un peu d'esprit de fleurs d'orange, dont la fraîcheur, au contact de la peau, prend une intensité troublante et dont le sillage développe une fastueuse ivresse. Il l'accompagna des notes apaisantes de l'esprit de lavande, et ajouta de l'huile essentielle de cédrat et de bergamote, qu'il obtenait par expression. La Reine les connaissait bien et en serait réconfortée. Il acheva la tête du parfum par du galbanum, substance grasse qu'il aimait utiliser en larmes et qui allait donner une tonalité verte, comme un petit coup de fouet entre la tête et le cœur du parfum. C'était ce qu'il ressentait nettement chaque fois qu'il cassait une tige bien verte et que s'en échappait cette note très puissante. Elle rappellerait que la Reine avait brisé les codes de l'étiquette par son esprit libre et affranchi de la routine.

L'iris s'imposa très vite au cœur du parfum. Cette fleur qui doit son nom à la messagère de Zeus dans la mythologie grecque donnait une "poussière miraculeuse". Son port altier et majestueux rappelait la reine autour de laquelle, d'ores et déjà, l'iris créait un odorant halo. Son parfum secret exhalait une chaleur rayonnante, unique, très puissante et très contrôlée, dispensatrice d'une grâce absolue.



Jean-Louis Fargeon l'utilisait déjà pour parfumer les gants et la poudre à cheveux de la souveraine, en se servant des rhizomes, qui fournissaient une précieuse essence, véritable trésor, ainsi que de la poudre qui possédait une note particulière.

Il avait constaté qu'à partir de l'iris, on pouvait donner aux compositions l'odeur de la violette. La grande rivale de la rose dans la faveur de la Reine se révéla soudain dans l'huile essentielle. C'était une fleur singulière, qui passait pour timide, mais dont le parfum puissant et typé n'était pas vraiment réservé et contrastait avec l'image modeste et pudique de la fleur qui se plaît à l'ombre. La violette était à l'image de la jeune dauphine fraîche et spontanée, qui une fois reine, avait dû apprendre à cacher ses sentiments réels et à faire preuve d'une grande puissance de dissimulation. Elle pouvait figurer la séduction amoureuse interdite à la souveraine, et ses impossibles amours avec le Comte de Fersen. On disait aussi que les effluves de violettes réveillaient le souvenir des amours défuntes. C'est pourquoi Fargeon voulut qu'elle fût présente dans sa composition, non seulement par le biais de l'iris mais aussi par ses propres feuilles dont il recueillit l'odeur par les huiles essentielles. Il y ajouta une pointe de la farouche, envoûtante et exigeante jonquille, cette fleur en apparence fragile qui illuminait Trianon et dont émanait un parfum absolu aux tonalités contrastées, accord intimiste et opulent propre à donner le vertige.

C'est alors qu'il fit intervenir les trois blanches reines de la nuit : le jasmin, le lys et la tubéreuse. Il fallait leur donner les moyens discrets de leur triomphe, les sublimer sans les trahir, les raffiner et les présenter dans toutes leurs nuances. Il aimait le jasmin pour son feuillage aux courbes élégantes et ses pétales délicats d'un blanc porcelaine. La fragilité de la fleur contrastait avec l'étonnante puissance de son parfum qui déclarait sur la peau sa fraîcheur et sa somptuosité. Fleur de Grasse par excellence, le jasmin avait une amplitude



immense, mais comme la reine de France, il savait se faire aimer avec faste sans jamais se livrer. Fargeon pensa à recourir au lys et à l'eau odorante que l'on en retirait et qui avait la troublante sensualité d'un parfum radieux. La force soyeuse de ses pétales blancs révélait une délicieuse fraîcheur, presque aqueuse, soutenue par une note verte et subtile de feuilles à peine écloses. L'emblème royal avait un esprit éclatant, mais le parfumeur s'avisa que ce sillage céleste serait fatal à la composition qu'il mettait au point. Il y serait le représentant de la monarchie, non de la véritable personnalité de la reine, et mieux valait ne pas en user. Il se laissa tenter, toutefois, par la tubéreuse à la longue tige qui s'élançait majestueusement vers le ciel. Grasse en fournissait en abondance une espèce excellente dont les pétales blancs, épais et veloutés laissaient échapper un parfum, envoûtant, suave et même érotique. Fargeon avait pu constater que la tubéreuse avait le pouvoir de diminuer l'anxiété et de stimuler le désir. Il en mit juste un soupçon, car la Reine aimait la fleur au naturel mais se méfiait du pouvoir vite obsessionnel d'une senteur à mi-chemin entre le miel et le venin. La tubéreuse avait-elle pour Marie-Antoinette un relent de ce qu'elle exérait le plus : la corruption délétère des âmes ?

Il songea que la fleur la plus odorante de tout le règne végétal pouvait aussi devenir criminelle.

Il lui fallait assurer le fond et arrondir l'accord de sa préparation. La vanille vint y apporter une note chaude et gourmande, souple et veloutée, rappelant l'enfance de Marie-Antoinette et son goût des pâtisseries viennoises, touche gourmande de douceur et de gentillesse. Le cèdre et le santal apportèrent l'accord boisé des allées du Trianon. L'ambre et le musc donnèrent tout au long du parcours une chaleur sensuelle et animale, tandis qu'une pointe de benjoin apportait à l'ensemble de la chaleur et de la ténacité



Un parfum de malheur



La reine Marie-Antoinette en habit de veuve à la prison de la Conciergerie, par Alexandre Kucharski.

© Château de Versailles

Au début de juin 1791, le parfumeur reçut un billet qui le mit en grand émoi :
“Monsieur Fargeon voudra bien se rendre immédiatement aux Tuileries. Il se présentera à la petite porte donnant sur le passage des Feuillants. Le suisse Parent l’introduira. A la porte située au pied du Pavillon de Flore, du côté du jardin, un valet de pied attendra Monsieur Fargeon et le conduira à l’endroit où il sera reçu. Pas le moindre retard.” [...]

Avant de prendre congé, il dit à la Reine qu’il avait remis à Madame Campan l’ensemble de sa dernière commande, ainsi que celle de Madame de Tourzel. Il n’ajouta pas qu’il avait trouvé les deux listes étrangement longues et qu’il avait eu peine à tout rassembler, car les matières premières n’arrivaient plus régulièrement en raison des troubles.

Il ne pouvait pas deviner la raison de cette fringale d’achats : la famille royale s’apprêtait à l’équipée qui allait se terminer lamentablement à Varennes. [...] “Dès le mois de mars, écrit Madame Campan, la Reine s’occupa des préparatifs de son départ. Je passai ce mois auprès d’elle et j’exécutai en grande partie les ordres secrets qu’elle me donnait à ce sujet. Je la voyais avec peine occupée de soins qui me semblaient inutiles et même dangereux, et lui fis observer que la Reine de France trouverait des chemises et des robes partout.”

Il en allait de même des parfums. Marie-Antoinette, avec son inguérissable légèreté, s’était mise en tête de les emporter dans son superbe nécessaire de voyage entièrement regarni à cette occasion. La Reine prétexta vouloir l’envoyer en présent à sa sœur et Madame Campan tenta de l’en détourner, craignant “qu’il ne se trouvât des gens assez clairvoyants pour deviner que ce présent n’était qu’un prétexte de faire partir ce meuble avant son départ.” On prit soin de “ne laisser aucune trace des parfums qui pouvaient ne pas convenir à cette princesse”, mais la précaution n’abusa pas une femme de la garde-robe qui dénonça le 21 mai au maire de Paris les intentions réelles de sa maîtresse. Elle ajouta que “Sa Majesté était trop attachée à ce meuble pour s’en priver, et qu’elle avait dit souvent qu’il lui serait très utile en cas de voyage.”

